

## HRONIQUE • Éthique en éducation

Il est absolument impossible de nous représenter notre propre mort, et toutes les fois que nous l'essayons, nous nous apercevons que nous y assistons en spectateurs. Comme l'homme primitif, notre inconscient ne croit pas à la possibilité de sa mort et se considère comme immortel (Freud, 1977, p. 253).

La mort est la plus grande vérité. Elle est universelle et constitue notre limite commune. Les humains sont mortels et rien ne peut y faire. Mais nul ne veut vivre avec cette réalité en tête en se levant chaque matin. Elle deviendrait accablante. En fait, la hantise de la mort n'a rien de libérateur. On ne peut pas penser continuellement à sa mort ni à celle des autres. La vie serait insupportable si la mort nous accompagnait à chacun de nos pas. Toutefois, le décès d'un proche nous rappelle son caractère tragique et inévitable. Heureusement, nous avons des rites, c'est-à-dire des comportements codés, réglementés et adaptés pour prendre soin des défunts et des endeuillés. Toutefois, depuis la déconfessionnalisation des écoles publiques, lorsqu'un décès survient dans le cadre scolaire, les responsables d'établissement sont souvent tiraillés entre le désir de faire quelque chose et celui de ne pas faire de vagues. Dans les classes, des enseignants se sentent démunis, mais d'autres en revanche inventent de nouveaux rites pour apaiser les élèves.

Le monde scolaire n'est pas à l'abri de la mort. Elle peut s'y présenter par différentes portes, notamment celle du suicide, de la maladie incurable, de l'accident mortel, etc. Au début des années 1990, j'ai été appelé à prendre la place d'un enseignant du secondaire décédé la semaine précédente. La direction scolaire ne m'avait pas informé de son décès. Je sentais une détresse chez les élèves sans en connaître

la cause. Du côté des enseignants, un terrible silence planait dans leur salle commune. J'ai appris de mes nouveaux collègues la triste nouvelle. Un membre de la direction m'avait invité à m'approprier le bureau du défunt et à fouiller dans ses affaires pour trouver ses planifications de cours. Ce que je fis sans savoir que je commettais alors une sorte de profanation. Les autres enseignants étaient bouleversés. Ils ne comprenaient pas pourquoi je touchais aux dossiers de leur collègue subitement terrassé par un infarctus dans le gymnase de l'établissement. J'ai dû leur expliquer que j'ignorais son décès. Mes excuses ont été acceptées. On me dit d'éviter de toucher aux livres et aux notes de l'enseignant. Je me suis bien sûr conformé à cette consigne. Je ne voulais pas manquer de respect ni au défunt ni à ses collègues.

Cette expérience m'a permis de réaliser la méconnaissance des ritualisations pour ce genre de situation dans le milieu scolaire. En fait, l'école manquait à ses devoirs les plus élémentaires de respect pour toutes les personnes concernées. À vrai dire, personne dans cette école secondaire ne semblait savoir ce qui devait et pouvait être fait en de telles circonstances. Pourtant, le silence n'est pas un choix lorsqu'il y a un décès. La mort et le deuil faisaient désormais partie de la vie scolaire des élèves et de tout le personnel de l'établissement. Leur existence ne pouvait plus être comme avant. Le décès d'un enseignant, soit-il honni ou aimé, ne laisse ni les élèves ni les enseignants intacts. Le monde scolaire, en fait, ne peut pas rester indifférent lorsque la mort entre dans la classe.

## Les jeunes élèves et la mort

Dans le cadre scolaire, les situations lors desquelles les enfants peuvent être touchés par la mort sont nombreuses et fréquentes. Pensons notamment au décès ou à la maladie mortelle d'un écolier ou d'un enseignant. Face à la mort, plusieurs enseignants se sentent troublés ou même embarrassés. Ils ne savent pas s'ils peuvent parler ouvertement de la mort avec les élèves : quoi leur dire? Comment leur dire? Plusieurs établissements scolaires québécois font appel à des personnes formées pour prendre en charge ce type de situation<sup>1</sup>. Ils vont travailler en collaboration avec les enseignants et les parents pour planifier des rencontres avec des élèves. Par contre, d'autres établissements, par manque de temps, de courage ou de sensibilité, n'assument pas leurs responsabilités.

Il arrive qu'un élève perde un être cher, et que cette information soit diffusée dans l'école. Les enfants qui connaissent les formules rituelles appropriées pourront lui exprimer leur sympathie. Peut-être est-ce le moment pour les enseignants d'expliquer aux élèves l'usage de cette formule et la signification du mot « sympathie » dans ce contexte. Même si les enfants des premiers niveaux scolaires ne comprennent pas que la mort est irréversible, il n'est pas du tout déroutant de leur parler du partage des émotions dans des situations de chagrin.

La mort peut apparaître également dans des situations moins douloureuses comme la perte d'un animal du laboratoire d'écologie ou la découverte d'un oiseau mort dans la cour de récréation. La mort d'un animal ne peut être prise à la légère. Pour un enseignant avisé, elle devient l'occasion d'une franche discussion avec les élèves sur le sens et la durée de la vie. Dans ces situations, le silence serait complice d'un manque de sensibilité à l'égard des élèves.

1 Au Québec, ce sont le plus souvent des travailleurs sociaux qui ont reçu une formation pour intervenir dans les situations de décès dans l'école.

Les enseignants reconnaissent qu'il n'est jamais facile d'animer une discussion sur les questions qui touchent la mort, la mortalité, la souffrance, la perte, les rites funéraires. Quelles réponses pourront-ils offrir aux interrogations parfois déroutantes des élèves? Voici un éventail de questions posées par des plus jeunes colligées par un chercheur de notre équipe auprès d'une intervenante (Poirier, 2000) : où est l'enfant décédé? Est-ce qu'il me voit? Est-ce qu'on peut lui parler? Pourquoi c'est arrivé? Pourquoi à lui? Est-ce que tu penses que son corps va rester comme il est ou il va vieillir? Est-ce que ça fait mal? On meurt jusqu'à quand? Est-ce que je vais mourir moi aussi? Est-ce que moi je vais le rejoindre un jour? Qu'est-ce qui arrive quand on est enterré? Quand on est mort, est-ce qu'on voit notre famille et nos amis? Est-ce qu'on va pouvoir se revoir? Est-ce qu'il continue à étudier? Est-ce qu'il continue à aller à l'école? En fait, les questions sont parfois concrètes parfois quasi irréelles, mais il est toujours possible d'amener un élève à répondre à sa propre question, du moins de l'amener à parler de sa question.

Les enseignants (comme les parents par ailleurs) doivent surtout être capables de composer avec leur propre souffrance, car ils peuvent être aussi bouleversés que les élèves. Il n'y a pas de recettes miracles pour l'échange de paroles avec les élèves dans une situation de décès d'une personne de l'école. Que leur dire? Qu'est-ce qui pourrait être fait avec eux? Éviter d'en parler pour épargner les enfants n'est jamais une bonne idée. Par ailleurs, dans une école déconfectionnalisée, les enseignants doivent mettre de côté les considérations religieuses sur la vie après la mort. Cependant, un élève peut parler des pratiques rituelles de sa famille, et même raconter ce qu'il a vécu lors d'un rite funéraire. La laïcité de l'école n'implique pas de refuser d'entendre la parole des élèves à ce sujet. Par conséquent, un enseignant devrait s'interdire de juger ou de confronter leurs convictions. Le plus grand respect des élèves et de leur affiliation religieuse est exigé dans ces situations. De plus, il ne serait pas approprié pour les enseignants d'exposer les élèves à des convictions religieuses contradictoires ou à des affirmations péremptoires. Un enseignant ne pourrait pas répondre à un élève qui se pose des questions sur l'au-delà qu'il n'y a plus rien après la mort. Il est toujours convenable de discuter de la mort et du deuil sans trébucher sur les thèmes religieux.

Un enseignant pourrait, sans faire intervenir une position religieuse, proposer une minute de silence dédiée au défunt. Il pourrait même profiter de l'occasion pour faire comprendre aux élèves que le silence peut parfois remplacer les mots qui nous manquent pour exprimer des émotions. Lors de discussions avec des enseignantes du primaire sur le thème de la mort en classe, plusieurs nous ont parlé de leurs petits rituels. L'une d'entre elles commençait sa classe avec une minute de silence. Chaque élève pouvait penser à une personne qu'il aime, vivante ou décédée. Il pouvait également imaginer ou se remémorer une situation de bonheur. Elle se servait de ce petit rituel de la minute de silence matinale pour souligner un événement spécial comme la fête des Mères. Elle leur demandait de penser à une maman, la leur peut-être, pendant une minute. Enfin, elle se servait de ce temps suspendu pour attirer l'attention des élèves sur divers thèmes qui touchent la vie, l'amour, la mort. Les élèves, disait-elle, respectaient ce petit rituel qui les distinguait des élèves des autres classes. En fait, ce rituel était pour elle une prière universelle parce que sans mot, une prière juste en images et en pensées personnelles (Jeffrey, 2011).

Ce qui apaise la souffrance, en deçà des paroles, est le simple fait de faire quelque chose plutôt que rien. Tenir une minute de silence est un acte symbolique extrêmement riche de significations. Chaque enseignant peut proposer un petit rituel salutaire pour les élèves et pour lui-même. Par exemple, ce

pourrait être l'écoute d'une chanson ou d'un air musical apprécié de tous, l'achat d'une plante offerte à la mémoire du défunt, la réalisation d'une lettre ou d'un poème écrit par tous les élèves de la classe qui sera par la suite affichée au mur, etc. Un rite, aussi trivial soit-il, évoque des significations qui nous dépassent et des sentiments partagés par tous. Ce sont des actes symboliques qui permettent d'exprimer, sans passer par les grands discours, des émotions difficiles. Un petit rituel, en fait, crée un moment émotionnel où chacun a le sentiment de vivre au diapason avec les autres. En somme, avec de jeunes élèves, il ne faut pas chercher à dire des choses profondes ou à forcer l'expression de la souffrance. On ne peut répondre à la violence de la mort par une violence de la parole. Les interventions bulldozers censées prévenir des traumatismes sont malvenues. Quelque chose de simple est préférable. Un moindre acte symbolique peut suffire pourvu que l'enseignant puisse uniquement dire : nous le faisons en pensant à...

Accomplir un geste symbolique dans une situation de deuil permet de mettre la mort à distance et de réaffirmer que la vie est plus forte que tout. C'est le message ultime à porter sur la scène de tout décès. Les vivants doivent reprendre goût à la vie, retrouver, en fait, les joies que procurent les petites choses anodines. Toutefois, la mort n'est jamais écartée pour bien longtemps. Mais les élèves sauront qu'il existe des petits rites, parfois intimes, parfois collectifs, qui libèrent le cœur et ont l'avantage de créer du sens, des émotions communes et du lien lorsqu'il y a des moments difficiles à passer. En somme, avec les enfants, il est préférable de dire la mort, de parler de souffrance et de chagrin. Il n'y a pas de raison de cacher aux élèves une réalité difficile à supporter. Ils sont capables d'absorber les événements concernant la mort dans la mesure où des adultes leur donnent l'occasion d'en discuter (Fréchette et Séguin, 1995). Par contre, comme pour toute tragédie, il y a des manières rituelles de s'exprimer, c'est-à-dire avec des gestes et des mots appropriés. Un enseignant ou un parent ne saurait être brusque ou provocateur. Il n'est pas souhaitable non plus d'attendre que l'enfant demande des explications. L'adulte peut précéder sa demande et l'inviter à un moment de rencontre intime. Si un enseignant doit s'adresser à sa classe au sujet d'un décès, il saura également prendre son temps pour choisir les meilleurs mots et la meilleure attitude pour inviter les élèves à faire preuve d'humilité dans de telles circonstances.

Les élèves doivent compter sur leurs proches pour les aider à verbaliser des événements difficiles. Si certains parents comprennent bien les enjeux de cette catharsis, et soutiennent au mieux leur enfant, d'autres n'ont pas l'intelligence de ces situations et préfèrent se taire. On ne peut accuser les parents d'abandonner leur enfant à une détresse, car ils ne sont pas formés pour mener un tel dialogue sur des sujets si difficiles. D'autant plus que plane sur la mort, plus particulièrement sur le cadavre, une sorte de tabou (Thomas, 1975, 1978, 1997), du moins un énorme malaise. Mais ce malaise ne saurait être le même pour les enfants parce qu'ils ne se représentent pas la mort de la même manière que les adultes. En fait, pour les élèves du primaire, la mort est un processus irréversible, mais elle n'est pas encore naturelle (il ne meurt pas, il est tué). Aussi, pour eux, la mort peut être contagieuse, elle s'attrape. Les enfants porteront ces premières connaissances sur la mort jusqu'à la puberté et peut-être jusqu'à l'entrée dans l'âge adulte (Hanus et Sourkes, 1997). Or, vers 9 ou 10 ans, l'enfant atteint une conception de la mort qui est proche de celle des adultes. Il lui restera la question de sa propre mort à régler, car certains se perçoivent comme invulnérables.

Pour un enfant, la mort d'une personne âgée lui semble naturelle et acceptable, mais non pas la mort prématurée d'une jeune personne. D'ailleurs, il est ouvert à discuter avec une personne âgée de sa mort, lui demander si elle va mourir bientôt (Dolto, 1998, p. 37). Il ne veut pas la provoquer ou l'insulter, il cherche uniquement à se faire confirmer qu'une personne âgée est proche de la mort. Et la réponse royale à cette question est, pour Dolto : « On ne meurt que quand on a fini de vivre ». Les enfants acceptent cette réponse avec bonheur, car elle confirme l'importance du désir de vivre. On ne sait pas quand on meurt ni comment on meurt, mais on sait qu'on n'a pas fini de vivre, qu'on veut continuer à vivre.

Lorsqu'une personne connue des élèves décède, faut-il les amener à la salle où est exposé le défunt, puis aux funérailles et enfin au cimetière? À cet égard, Michel Hanus souligne que « pour accepter la réalité de la mort, l'enfant a besoin de participer aux derniers moments, de dire au revoir au défunt et d'être acteur dans les funérailles » (2001). Avant d'inviter les élèves à participer aux différentes séquences du rite funéraire, on doit d'abord leur expliquer la signification de l'exposition, des soins du cadavre, des funérailles, de l'inhumation ou de la crémation et du dépôt de l'urne dans le columbarium. On doit également leur dire qu'ils vont devoir présenter leurs condoléances aux proches. On leur explique même s'ils n'en comprennent pas très bien la signification. En fait, on les prépare à entrer dans un monde qui leur est étranger. Un monde qui, dans leur tête, est celui des adultes. Pour eux, l'espace funéraire appartient à l'univers des gens âgés. Ils savent que l'espace funéraire est une sorte de hors lieu qui ne ressemble à aucun autre. Y accéder constitue une nouvelle étape initiatique sur un chemin menant vers la maturité. Dans les diverses situations funéraires, la plupart des enfants vont essayer de jouer le jeu, de tenir un rôle modelé sur celui des adultes. Ils vont exprimer des sentiments de sympathie, puis s'attarderont près du défunt. Certains vont questionner les adultes pour savoir s'ils peuvent le toucher, s'ils peuvent écrire un petit mot et le glisser dans le cercueil. Si les adultes restent ouverts à leur curiosité, les enfants apprennent à apprivoiser ce qui se vit et s'éprouve autour de la mort. En revanche, un enfant peut refuser de suivre ses parents ou ses enseignants dans les lieux funéraires. Cela reste son choix.

Dans le cas du décès d'un élève, son enseignant devra redonner aux parents tout ce qui lui appartient. Il peut conserver dans la classe l'un de ses dessins pour l'apposer au mur avec la photo du défunt. Il pourra aussi, si les élèves sont à l'aise avec cette idée, réaliser une composition de photos, de dessins et de poèmes qui pourra être affichée dans un endroit choisi de la classe pour une période qui peut être plus ou moins longue. Il n'y a pas de bonnes manières ou de mauvaises manières d'utiliser des objets qui appartenaient au jeune défunt et que les parents ont bien voulu céder à l'école. Toutefois, l'enseignant devrait toujours décider avec sa classe de ce qu'il pourrait faire pour commémorer sa mémoire.

En somme, on ne peut taire un décès sous prétexte de bouleverser un enfant. C'est plutôt les adultes qui se protègent ou qui n'ont pas la force de dire la vérité. Dans le cadre scolaire, il est tout à fait normal qu'un enseignant laisse une autre personne intervenir à sa place lorsqu'il se sent incapable de le faire. Mais s'il prend l'initiative de s'adresser aux élèves, il doit prendre son temps, attendre le moment opportun et surtout se sentir en confiance. Il ne devrait pas attendre les questions des enfants pour parler d'un décès. Parfois elles ne viennent pas. On sait que les enfants ne conçoivent pas tous la mort de la même manière. Un enseignant peut créer en tout temps un moment d'échange avec les élèves et les encourager à verbaliser ce qu'ils ressentent. Un enfant peut exprimer diverses émotions ou n'en

point exprimer du tout. Dans ce dernier cas, nous n'avons pas à juger qu'il n'aurait pas manifesté sa souffrance ou sa détresse. Nous n'avons pas non plus à penser qu'il aurait dû être triste ou révolté. Il n'y a pas de conduites standard devant la mort. Il convient de respecter toutes les formes d'expression, même les interrogations des enfants les plus indécates. Le rôle de l'adulte est celui de montrer des manières de faire et de dire très ritualisées devant la mort, mais ces manières ne doivent pas devenir des injonctions. Toutefois, même si un enfant garde le silence ou fuit la situation, il doit tout de même être soutenu et rassuré. Le silence n'indique pas l'indifférence, mais l'indicible. Le but ultime de toutes opérations rituelles autour de la mort est de rappeler le goût de vivre. La mort fait partie de l'histoire de la vie (Encrevé-Lambert, 1999, p. 54), la cacher revient à s'interdire de penser que nous sommes tous très fragiles, très vulnérables, et que nous aussi, nous pouvons mourir. Pour faciliter cette difficile tâche de parler de la mort, il est aussi possible de recourir à des ouvrages de la littérature d'enfance et de jeunesse qui abordent l'un ou l'autre des thèmes qui entourent le décès et le deuil.

## Conclusion

La mort semble bien une réalité paradoxale. Elle est certes le destin universel de chaque individu, mais de ce destin, il n'en veut rien savoir. Pourtant, selon plusieurs philosophes, la sagesse serait au bout de ce savoir. Mais encore, qu'est-ce que ce savoir? Qu'est-ce que cette sagesse? Les hommes n'ont jamais cessé d'imaginer, au cours de l'histoire, des mythes et des rituels qui aident à supporter la mort. Lorsque les mythes s'effritent, lorsque les anciens rituels sont désertés, il nous revient d'en inventer de nouveau ou de rénover les anciens.

## Références

- Dolto, F. (1998). *Parler de la mort*. Paris : Gallimard.
- Encrevé-Lambert, M.-H. (1999). *La mort*. Paris : Bayard.
- Fréchette, L. et Séguin, M. (1995). *Le deuil : une souffrance à comprendre pour mieux intervenir*. Montréal : Logiques.
- Freud, S. (1977). *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot.
- Hanus, M. (2001). La mort et le deuil en contexte scolaire. *Frontières*, 13(1), 36-39.
- Hanus, M. et Sourkes, B.-M. (1997). *Les enfants en deuil*. Paris : Frison-Roche.
- Jeffrey, D. (2007). La présence de la dépouille dans le rituel funéraire. *Revue internationale de sociologie / International review of sociology*, 17(1, March), 149-155.
- Jeffrey, D. (2011). Rites et ritualisation. Dans J. Cherblanc (dir.), *Société, rites et symboles*. Montréal : PUQ.
- Poirier, P.-A. (2000). *L'éducation à la perte et au deuil dans la classe* (Mémoire de maîtrise, sciences de l'éducation). Université Laval.
- Thomas, L.-V. (1975). *Anthropologie de la mort*. Paris : Petite Bibliothèque Payot.
- Thomas, L.-V. (1978). *Mort et pouvoir*. Paris : Petite Bibliothèque Payot.
- Thomas, L.-V. (1997). Le renouveau de la mort. Dans P. Cornillot et M. Hanus, *Parlons de la mort et du deuil*. Paris : Éditions Frison-Roche.

## Pour citer cet article

Jeffrey, D. (2014). La mort dans la classe. *Formation et profession*, 22(3), 72-77. <http://dx.doi.org/10.18162/fp.2014.a49>